

EN QUOI FERNAND BOUXOM ME PARAÎT-IL ÊTRE "UN GEANT DE LA FOI" ?

Je propose un début de réponse en utilisant les indications que Fernand Bouxom nous donne sur son itinéraire dans son récit autobiographique intitulé "Des faubourgs de Lille au Palais Bourbon";

Sa foi dans le Christ s'exprime tout d'abord dans sa réponse à l'appel de la JOC retransmis par les abbés Ernoult et Cardjin. Cela se passe à peu près vers les 15-16 ans, quand se prépare, à travers les relations du Patro, l'équipe de JOC. Avec ses amis, il entend l'abbé Ernoult répéter son expression favorite : "Mettre le christianisme dans toute la vie". Ses lectures sur la doctrine sociale de l'Eglise lui apprennent le principe fondamental de toute vie sociale : le respect absolu dû à toute personne humaine.

Cela rejoint et nourrit la révolte qu'il ressent devant la misère et les souffrances des jeunes ouvriers qu'il rencontre et qu'il connaît : l'astreinte au dur travail d'usine, qui compromet la santé, la tuberculose qui menace les plus faibles, la promiscuité de la courée, etc... Il entend Cardjin proclamer : "L'âme d'un jeune travailleur vaut plus que tout l'or du monde". Dans les manifestations du 1^{er} mai organisées par les socialistes, il voit "la revanche de tous les crève-la-faim". Et il écrit : "La misère ouvrière, plus encore que ma foi dans le Christ, constituait le moteur de mon action".

On voit comment se forme et s'entretient le dynamisme étonnant qui va provoquer ses décisions et orienter d'une façon définitive toute sa vie d'homme : une tension dialectique et une complémentarité vivante entre son expérience douloureuse de la condition ouvrière et sa foi chrétienne.

Il n'a pas encore 17 ans quand il fonde la première équipe de JOC ; il a 18 ans quand il lance, avec les responsables parisiens, le mouvement national. Un an plus tard, il accepte de quitter le travail et devient le premier permanent de la JOC pour la région lilloise : une véritable aventure ; et après son service militaire, il est appelé à Paris pour faire partie de l'équipe nationale des permanents de la JOC.

Le sens profond de ses engagements au service des jeunes travailleurs, Fernand Bouxom l'exprime quand, dans son autobiographie, il raconte ce que fut pour lui le vaste rassemblement du 50^{ème} anniversaire en 1978 : "Ce fut une grande explosion de foi et d'espérance. La messe de Pentecôte en fut le sommet. Un souffle singulier anime cette foule ouvrière. Fraternellement unis, ils ne sont pas venus à la messe, ils sont la messe, la communion. Douze évêques, plus de 100 prêtres vont dialoguer avec ce peuple. C'est l'Eglise telle que le Concile l'a voulue ... Dans un grand silence, la multitude recueillera le Corps du Christ. Tout se termine dans l'apothéose, comme pour proclamer la mort vaincue et la résurrection triomphante. 150.000 cœurs ovationnent le "libérateur"... Ils pourront regagner leurs villes, leurs quartiers, leurs usines, leurs

bureaux, cette communion ne finira jamais". A travers le lyrisme, on sent que Bouxom déploie la foi qui a soulevé toute sa jeunesse et qui, sous des formes diverses, a continué de traverser toute sa vie adulte.

Car, après avoir quitté la JOC, il demeura pionnier dans toutes les étapes suivantes. Dès 1938, il est l'un des dirigeants de la LOC (Ligue Ouvrière Chrétienne) et, pendant la guerre, avec d'autres responsables, il l'oriente vers le MPF (Mouvement Populaire des Familles). Il participe à la diffusion du journal clandestin "Témoignage Chrétien" et devient à la Libération l'un des fondateurs du MRP (Mouvement Républicain Populaire) ; au sein de ce parti il contribue à créer les Equipes Ouvrières pour amplifier l'orientation sociale de cette formation. Dans toutes ses initiatives, on peut observer sa volonté de fidélité à la classe ouvrière.

Assurément il y eut dans cette existence de militant des moments et des périodes de combat sur lui-même ou avec son entourage. Ce fut d'abord au début de son action jociste : le timide qu'il était dut prendre sur lui-même pour se former, pour vaincre la peur de parler en public et devenir l'orateur chaleureux, convaincant et applaudi.

Autres affrontements : avec les militants socialistes et communistes. Il s'en explique à maintes reprises dans son livre ; d'une part il refusait leur doctrine et certaines de leurs méthodes, en particulier quand des adultes prenaient la parole au lieu de favoriser l'expression des jeunes ouvriers. Mais il se sentait proche d'eux ; devant les défilés socialistes, il raconte : "J'éprouvais pour cette foule un attachement douloureux. Je me sentais des leurs". Et, à l'Assemblée Nationale, après des débats vigoureux et sans concession, il le leur dira.

Autre période d'après combats : ce fut pour l'orientation du MRP. Une discussion entre Georges Bidault et Fernand Bouxom éclaire ce que fut la volonté de celui-ci : faire du MRP un parti véritablement populaire et social ; Bidault semble ne pas l'avoir compris ni voulu. Manifestement ce fut une grande souffrance pour le militant qui sentait toujours vibrer en lui les aspirations ouvrières. Il eut davantage l'occasion de manifester son attachement à la classe ouvrière et sa volonté de la servir quand, dans les dernières années de sa vie active, il eut directement contact avec les chômeurs : il s'appliqua à les aider "à se prendre en charge et à assumer leurs propres responsabilités".

Durant ses années de retraite marquées par la maladie, il fut hanté par deux questions qu'il expose loyalement. La première se posait à lui devant l'évolution importante qui a caractérisé la JOC durant l'histoire mouvementée des 50 années jusqu'au rassemblement de 1978 : la JOC est-elle restée fidèle à sa vocation ? Les contacts qu'il a eus durant cette journée mémorable de juin 1978 l'ont convaincu : "La JOC de ce jour ne peut être celle de 1928. Très heureusement elle n'est pas restée immobile et figée durant ce demi-siècle. Elle est restée vivante, fidèle à ses origines, présente dans le monde

d'aujourd'hui. Elle annonce des temps nouveaux... Ce rassemblement restera un des sommets de ma vie. Renée et moi remercions Dieu de nous avoir fait comprendre l'évolution de la JOC. Notre foi en l'efficacité de notre action et notre foi en Notre Seigneur Jésus-Christ en ont été renouvelées".

La deuxième question qui le préoccupait, c'est celle de sa fidélité personnelle à l'idéal jociste. Compte tenu de la transformation du monde et de l'étendue de ses responsabilités politiques et sociales, Fernand Bouxom nous fait cette confidence : "Ma réussite apparente, insensiblement, m'a inséré dans le milieu bourgeois. J'y ai des amis, je les estime beaucoup, mais je ne me sens pas des leurs... Je reste attaché par toutes les fibres de mon être au milieu populaire où le destin m'a fait naître et vivre". Quelques contacts avec d'anciens Jocistes lui font alors mieux voir "une longue histoire de vies militantes, toujours fidèles, parfois douloureuses, jalonnées de succès et d'épreuves. Chacune, chacun avaient sa place dans la grande aventure du mouvement ouvrier et dans la longue

marche du peuple de Dieu : ceux qui avaient détenu des responsabilités importantes, mais aussi tous ceux qui, présents au cœur de la vie ouvrière, poursuivaient obscurément l'action quotidienne. Quelle richesse de foi et quelle leçon, quel levain d'espérance pour redonner à l'homme sa véritable identité !" Sans idéaliser ce qu'ont été ses engagements, il perçoit qu'à travers les avatars de ses choix, il a pour sa part contribué au vrai progrès de l'homme.

Cette relecture de la vie militante de Fernand Bouxom ne vise pas à sacraliser les options qu'il a prises au fil des années ; elle cherche simplement à mettre en lumière ce qui fut le ressort intime de son combat : au cours de l'époque bouleversée qu'il a vécue, il s'est efforcé de concrétiser la conception ouvrière et chrétienne de l'existence que la JOC lui avait fait expérimenter. Et c'est en cela qu'il me paraît être un "Géant de la foi". Homme d'action, confronté à des situations neuves et appelé à des décisions graves, il s'est laissé guider par sa foi au Christ qui le portait à aimer et à servir les travailleurs dont il se sentait solidaire.

Jean-Marie Leuwers

ancien curé de la paroisse
de Moulins à Lille

Billet

Robert Schuman perdu et retrouvé

Durant le récent week-end des 8 et 9 mai, on a pu entendre plusieurs fois à la radio un enregistrement (sur un disque maintenant usé) de la voix (devenue aigrette) de Robert Schuman, lisant au Quai d'Orsay, le 9 mai 1950, sa déclaration où il annonçait le projet de Communauté européenne du charbon et de l'acier (Plan Schuman) :

"... L'Europe ne se fera pas d'un coup, ni dans une construction d'ensemble ; elle se fera par des réalisations concrètes créant d'abord une solidarité de fait... Par la mise en commun de la production de base et l'institution d'une Haute Autorité nouvelle, dont les décisions lieront la France, l'Allemagne et les pays qui y adhéreront, cette proposition réalisera les premières assises concrètes d'une Fédération européenne indispensable à la préservation de la paix..."

On n'en croit pas ses oreilles, ce 9 mai 2004 ! Manque d'habitude ! Depuis des décennies, les animateurs du monde politique et médiatique racontent au bon peuple – qui finit par les croire-, que la construction de l'Europe a commencé avec l'entente de Gaulle-Adenauer en 1963 (à ce propos, nos lecteurs peuvent se reporter à notre bulletin numéro 82, page 5). Que la réalité soit différente, peu leur importe ; l'essentiel, pour eux, est de bien réciter sa leçon et de plaire aux princes. Quelques uns de ces troubadours de l'entourloupe ont une excuse : une ignorance crasse de l'histoire, qui n'est plus une tare mais au contraire un motif de fierté...

Avant de faire sa déclaration fondatrice de la nouvelle entreprise d'union de l'Europe, le 9 mai 1950, Schuman avait eu pour principal interlocuteur Konrad Adenauer, précisément, le premier chancelier de l'Allemagne de l'Ouest, choisi par le tout nouveau Bundestag depuis huit mois seulement. De Gaulle, lui, en était encore aux idées qu'il avait mises à l'épreuve après la Libération : démembrement de l'Allemagne et alliance de revers avec Moscou. Bien que ces idées foncièrement anti-européennes l'eussent conduit dans une impasse, il persévérait dans son combat contre la politique de Schuman, par des discours méprisants et en faisant voter ses "compagnons" parlementaires contre le traité de Paris qui consacrait le Pool charbon-acier (le 13 décembre 1951), contre le traité de Paris organisant la Communauté européenne de défense (le 30 août 1954), contre le traité de Rome créant la Communauté économique européenne (le 7 juillet 1957).

Que le Général se soit rattrapé en 1963 (le destin est souvent étrange : 1963, c'est l'année de la mort de Schuman), c'est heureux. Heureux mais tardif : le traité d'amitié et de coopération franco-allemand est signé à Paris par de Gaulle et Adenauer le 22 janvier et Adenauer (87 ans) quitte le pouvoir le 15 octobre. Il était temps !

Cela dit (et redit), merci à l'inconnu qui a retrouvé la voix du Père de l'Europe et a fait passer le disque sur les ondes en ce 9 mai 2004 ! Il mérite le titre d'historien.

Jacques Parini